This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

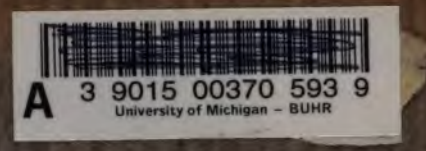
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

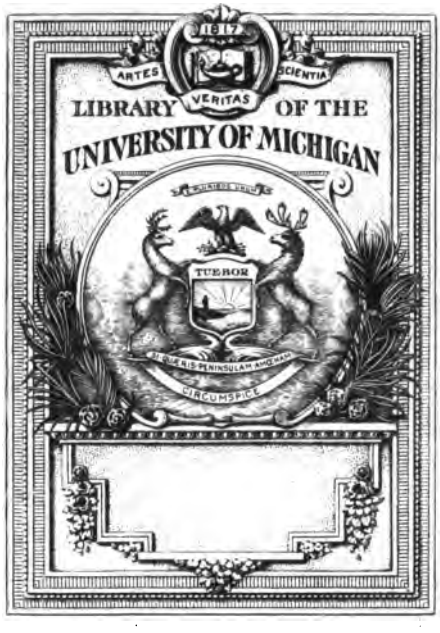
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2211
C417
L9



Coupart
Lucile ...



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Coupart fils

—

Lucile —

LUCILE,

OU,

L'AMANT A L'EPREUVE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par A. M. COUPART, fils.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes, le 16 Thermidor an XI.

A PARIS,

Chez DELAVIGNE fils, au Cabinet de Lecture,
Rue Bourg-l'Abbé, n°. 34, au passage de l'Ancre.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FLORICOURT, amant de Louise.	*Gontier.*
DERVAL, ami de Floricourt.	*Lefebvre*, jeune.
ANTOINE, valet de Floricourt.	*Douvry.*
LUCILE, jouant cinq rôles.	*Mlle. Martin.*

1°. Une vieille Bavarde, grand chapeau et voile.

2°. Un Fat, chapeau sur les yeux, etc.

3°. Une jeune Ouvrière, cornette avancée, baragouin Allemand ou Anglais.

4°. Un Négociant Provençal, habit et perruque de financier.

5°. Un Commissionnaire, patois Savoyard, sarreau brun, grand chapeau.

La Scène se passe à Paris.

PQ
2211
C417
L9

Le Théâtre représente un sallon : il y a deux portes latérales.

LUCILE,

Dram. Fd. Rom. Capt
4-29-32

OU

L'AMANT A L'EPREUVE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

ANTOINE, LUCILE.

ANTOINE.

Comment, mademoiselle Lucile, c'est vous?.. Ah! que mon maître va donc être content!

LUCILE.

Chut.

ANTOINE.

Bah! y'a du mystère?... J'vais chercher mon maître...

LUCILE, *l'arrêtant.*

Garde-t'en bien; il ne faut pas qu'il me voie.

ANTOINE, *en colère.*

En v'là ben d'un autre à présent!.. Est-ce que vous ne voulez plus le voir du tout?.. Est-ce que l'absence vous a fait changer de sentimens?.. Eh ben! v'la les femmes, tant qu'elles sont près de nous, elles nous aiment, ou feignent de nous aimer.... Sommes-nous séparés quelque tems? d'autres objets flattent leurs yeux, les séduisent, et elles nous oublient.... fi! mademoiselle, c'est indigne! je n'vous aurais jamais cru capable....

LUCILE.

Fais trêve à ta colère, mon cher Antoine, et écoute-moi.

ANTOINE.

Ça me sera difficile, car j'en ai ben gros sur le cœur.

LUCILE.

Tu sais que, sur le point de donner la main à ton maître, je me vis forcée de faire un voyage à Marseille, pour régler des affaires d'intérêt, et obtenir le consentement de

mon oncle, qui désirait que je passasse quelque tems auprès de lui ?

ANTOINE.

Sans doute je sais cela, et c'est à ce maudit voyage que nous sommes redevables de votre changement.

LUCILE.

Tu te trompes, mon garçon, je suis toujours la même.

ANTOINE, *d'un air joyeux.*

Est-ce bien vrai ça, mademoiselle ?.. En ce cas, je vais chercher mon maître.

LUCILE, *l'arrêtant encore.*

Eh ! non, te dis-je.

ANTOINE.

Ah ça ! entendez-vous donc ; vous prétendez être toujours la même, et vous vous dérobez aux regards de monsieur Floricourt ?..

LUCILE.

J'ai mes raisons.

ANTOINE.

Avec vos raisons, j'dis, moi, que vous n'avez pas raison. Si vous aimez votre amant, vous devez désirer de le voir.

LUCILE.

Je l'aime assurément, mais je veux aussi l'estimer.

ANTOINE.

Aurait-il fait quelque chose qui put lui attirer votre mépris ?

LUCILE.

Je ne dis pas cela, mais sa conduite a été douteuse en mon absence.

ANTOINE.

Non, mademoiselle, elle ne l'a pas été; je n'ai pas quitté mon maître, et je réponds qu'il ne mérite pas vos reproches

LUCILE.

Cependant il a reçu quelquefois en secret une certaine Sophie,...

ANTOINE.

J'en conviens, mais l'intention est louable. C'est une orpheline dont il soulage l'infortune.

LUCILE.

Un bienfaiteur si jeune, d'une fille de dix-huit ans, a droit d'éveiller les soupçons.

ANTOINE.

Mademoiselle, on n'est jamais trop jeune pour faire le bien.

LUCILE.

Du moins il faut savoir quel en est le but ?

ANTOINE.

Comme dit le proverbe : n'importe pourquoi l'on fait le bien, pourvu que le bien se fasse... Mais quant à mon maître, c'est le seul désir d'être utile qui le guide.

LUCILE.

J'aime à le penser, mais je veux en acquérir la preuve.

ANTOINE.

Par qui?

LUCILE.

Par moi-même.

ANTOINE.

Comment ferez-vous ?

LUCILE.

Secondée par toi, qui ne laisseras entrer personne, je me présenterai à lui sous divers travestissemens.

ANTOINE.

Il vous reconnaitra.

LUCILE.

Je crois le contraire. Les chagrins que m'a fait éprouver, cette lettre, ont altéré ma santé et mes traits; toi-même, tu as été quelque tems sans me reconnaitre.

ANTOINE.

Il est vrai : mais il sortira triomphant de vos épreuves.

LUCILE.

Un autre motif m'engage à exécuter mon projet. On m'a écrit aussi qu'il avait ajouté foi à quelques propos.

ANTOINE.

Lui ? quelle calomnie !

LUCILE.

Qu'il avait conçu quelques doutes sur ma fidélité, et et qu'il attachait quelque prix à la dot que je dois lui apporter.

ANTOINE.

Calomnie ! calomnie que tout cela !

LUCILE.

C'est ce dont je pourrai juger ce soir, si tu veux m'aider.

ANTOINE.

Pour vous contenter, il n'est rien que je ne fasse; d'ailleurs je suis certain de mon maître.

LUCILE.

Tu ne laisseras entrer qui que ce soit?

ANTOINE.

C'est entendu.

LUCILE.

Du secret au moins ?

ANTOINE.

Je vous en donne ma parole, foi *d'Antoine*; c'est comme si tous les notaires y avaient passé.

ANTOINE.

Moi ?.. pas du tout.

DERVAL.

Ah ! je vois ce que c'est ; l'ami Florimont est un tête à tête avec sa jeune pratique ; il lui donne sans doute des leçons de maintien.

ANTOINE.

Monsieur, sachez ne point interpréter ainsi les actions de mon maître, elles sont pures ; tout le monde ne peut point en dire autant, n'est-ce pas ?

DERVAL.

Maraud !

ANTOINE.

Quand on pense mal des autres, on fait mal penser de soi.

DERVAL.

Oh ! parbleu j'entrerai.

ANTOINE, *barrant le passage.*

Vous n'entrerez pas.

DERVAL, *criant.*

Ah ! j'entrerai malgré toi.

ANTOINE, *criant aussi.*

Je vous dis que monsieur Florimont n'y est point.

(*Florimont entre.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FLORIMONT.

FLORIMONT.

Qu'y a-t-il donc ?

ANTOINE, *à part.*

Aie ! aie !

DERVAL.

C'est cet imbécille d'Antoine qui me soutenait que tu n'étais pas chez toi.

ANTOINE, *à part.*

Comment me tirer de là ?

FLORIMONT.

Tu sais, Antoine, que je ne refuse ma porte à personne, et qu'elle est ouverte à toute heure, pour mon ami Derval.

ANTOINE, *à part.*

Un ami comme ceux-là !...

FLORIMONT.

Qui a pu t'engager à faire ce mensonge ?

ANTOINE.

C'est que voyez-vous, je croyais que vous étiez à travailler et je ne voulais pas qu'on vous dérangeât.

FLORICOURT.

Une autrefois, que Derval entre toujours, il ne peut que me faire plaisir.

ANTOINE, *à part.*

Il m'en ferait bien davantage s'il s'en allait.

FLORICOURT, *à Derval.*

Lorsque nous sommes ensemble, je te parles de Lucile, et nos entretiens adoucissent les regrets que me cause son absence.

DERVAL.

Amant sentimental !.. En vérité ton amour ressemble à celui qu'on trouve dans les romans.

FLORICOURT.

Il est plus sincère. (*On sonne.*)

ANTOINE.

Quelqu'un sonne.

FLORICOURT.

Vas ouvrir. (*Antoine sort.*)

DERVAL.

Je te le dis en ami, si tu ne changes bientôt, tu seras l'objet de la critique de tous nos jeunes gens à la mode.

FLORICOURT.

Que me font les discours de semblables étourdis ? le sot les écoute ; l'homme sage les méprise, autant que leur auteur.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE, LUCILE, *en bavarde.*

ANTOINE, *bas à Lucile.*

JE n'ai pas pu faire autrement.

LUCILE.

Nimporte.

ANTOINE, *haut.*

C'est une dame qui demande mademoiselle Lucile. (*Antoine sort*)

LUCILE.

Excusez, messieurs, mademoiselle Lucile, à ce que je crois demeure dans cette maison ?

FLORICOURT.

Oui madame... elle est absente pour l'instant.

LUCILE.

Je pré[illegible]elle devait être de retour.

FLORICOURT.

Elle ne doit point tarder à revenir, mais au gré de mes désirs, elle ne se hâtera jamais assez.

LUCILE.

Vous êtes donc comme mon neveu, jeune homme charmant, de la plus grande espérance.... Il ne pense qu'à mademoiselle Lucile, depuis son départ, il ne fait que me parler d'elle... Je crains pour les jours de ce cher neveu.

DERVAL, *à part.*

L'amour qu'elle inspire est une épidémie.

FLORICOURT.

Il faut prendre garde, cela peut devenir dangereux.

LUCILE.

» Ma chère tante, me dit-il quelquefois, vous n'aurez » plus de neveu si ça continue; il faut que je possède Lu» cile ou que je meure. « Je ne l'ai jamais vue, moi, cette demoiselle Lucile, et j'étais bien aise de faire connaissance avec elle; mais puisque je suis chez un de ses voisins, vous m'obligerez de me donner quelques renseignemens sur son compte; j'en ai déjà recueillis... Je suis curieuse de savoir s'ils s'accorderont. On m'a dit que c'était une jeune personne assez gentille, mais un peu éveillée... Je ne voudrais pas que mon neveu se compromit en donnant la main à une femme qui deshonorat une famille, qui dieu-merci, est sans tache de père en fils, et de mère en fille.

DERVAL, *à part.*

Bon! si cela pouvait le dégoûter?

FLORICOURT.

Epargnez-moi, je vous prie des injures....

LUCILE.

Des injures! des injures! je ne repète que ce qu'on m'a dit.

FLORICOURT.

On vous a trompée.

LUCILE.

Je veux bien le croire, cependant entre nous... dites-moi... on l'ignorera... Vous êtes son voisin, vous devez savoir ce qu'elle fait... car moi qui vous parle, je sais tout ce qui se passe dans ma maison; de la cave au grenier je pourais.... mais, par bonheur, je ne suis ni curieuse ni bavarde... Encore une fois, dites moi en confidence, si mademoiselle Lucile n'a pas quelque intrigue...

FLORICOURT.

Elle est incapable d'en avoir. Mon ami, (*montrant Derval.*) peut affirmer ce que je vous assûre moi-même.

DERVAL.

Oh! pour la vertu, c'est un prodige, (*bas à Lucile.*) n'en croyez rien.

LUCILE, *à part.*

Le fourbe! il m'est donc connu!

FLORICOURT.

Vous voyez que je ne suis pas le seul qui rend hommage à la charmante Lucile... Mais les propos qu'on vous a tenus ne m'étonnent point. Une femme jolie et aimable doit s'y attendre. Les autres femmes, jalouses de sa beauté, les hommes, furieux de ses rigueurs, se vengent par des calomnies, et ternissent ainsi la réputation de celle dont ils feraient l'éloge si elle n'était pas aussi parfaite.

LUCILE, *avec volubilité.*

Mon cher monsieur, je suis charmée de ce que j'entends, je vous félicite sincèrement de ce que vous prenez la défense de notre sexe.. Il a grand besoin de défenseurs.. c'est à qui l'accuse... et cependant il est bien faible... (*soupirant*) Ah! oui bien faible, sur-tout pour ceux contre lesquels il devrait le plus se tenir en garde... J'ai l'honneur de vous saluer, messieurs, je vous remercie beaucoup de vos renseignemens... j'en ferai mon profit... Votre servante.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

FLORICOURT, DERVAL.

DERVAL.

Eh bien, tu l'as entendu ?.. ta chaste voisine va donner la main au neveu de cette femme.

FLORICOURT, *d'un air absorbé.*

Ce jeune homme l'aura captivée par des dehors aimables... Il a peut-être plus de mérite que moi, mais je doute qu'il porte un cœur plus sensible.

DERVAL.

Ainsi ce phénix des amantes, que tu te plaisais à mettre au dessus des mortelles, n'est plus qu'une femme très-ordinaire, c'est-à-dire une coquette, une infidèle.

FLORICOURT.

Garde-toi de l'accuser sans l'entendre; ce jeune indiscret prévenu en sa faveur, aura pu interpréter un regard, un sourire, et d'après cela conclure que Lucile le recevrait avec plaisir pour époux, mais je ne puis me persuader...

DERVAL.

Quelle confiance! à ta place je ne serais pas aussi tranquille.

FLORICOURT.

Dois-je en vouloir à cet homme, parce qu'il a distingué elle que j'aime ?.. non; il prouve par ce choix un goût délicat... Cependant je serais satisfait de le voir, de connaître les sentimens qui l'animent...

DERVAL.

Il faut faire courir après la vieille; nous saurons son adresse.

FLORICOURT.

Tu as raison. (*Il appelle.*) Antoine! Antoine!

ANTOINE, *dans la coulisse.*

Je vous dis que ce n'est pas ici.

LUCILE, *dans la coulisse.*

Ah! coquin! tu veux m'en imposer, mais j'entrerai.

FLORICOURT.

Quel est ce bruit.

LUCILE, *toujours dans la coulisse.*

Je reconnais bien la porte.

(*Elle entre en repoussant Antoine.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LUCILE, *en fat.*

LUCILE.

AH! pa-don, messieurs, ze me suis trompé... C'est sin-u-ier; ze croyais que c'était ici.

FLORICOURT.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

LUCILE.

Ze voulais me p-ésenter à l'ado-able Lucile, qu'on m'a it être revenue.... Mais ce n'est pas ici, ze vois mon -eur.

DERVAL, *à part à Floricourt.*

Serait-ce le neveu en question ?

FLORICOURT, *bas.*

Je le soupçonne.

DERVAL, *bas.*

Il faut s'en assurer.

FLORICOURT.

Monsieur, mademoiselle Lucile n'est point encore re-nue, ainsi que vous le croyez.

LUCILE.

Ma tante avait -aison... Ma pa-ole d'honneur c'est dé--ant !

FLORICOURT.

Vous connaissez donc ma voisine ?

LUCILE.

Si je la connais ?.. très-particulièrement... J'en suis fou

DERVAL, *bas.*

Tu entends ?

FLORICOURT.

Sans indiscrétion... Peut-on vous demander si elle ré pond à votre flamme ?

LUCILE, *riant.*

Ah ! ah !.. La question est singulière !

FLORICOURT.

Je ne vois point en quoi elle peut vous surprendre.

LUCILE.

Vous ne me connaissez pas, ze vois bien ça, mon cher Vingt mille livres de -ente, six chevaux, voiture, char bokei ; vingt-cinq ans, phisique séducteur, tournure-a vissante, je possède tout ça, et jamais femme ne -ésist à tant de charmes -éunis.

DERVAL.

C'est à dire que mademoiselle Lucile...

LUCILE.

M'adore, c'est le mot.

FLORICOURT, *à part.*

L'impudent !

DERVAL, *à part.*

J'ai peine à retenir ma colère ; mais sachons profite de cette circonstance... (*haut.*) Mon cher Floricourt, qu je te plains d'avoir adressé tes vœux à une coquette q n'est pas digne de ton amour ; le mépris, est tout c qu'elle mérite, et je te conseille d'oublier une parjure...

LUCILE.

Quoi ! monsieur aime mademoiselle Lucile !.. Ah ! q ze suis coupable de vous avoir fait une pareille confi dence !.. O-dinai-ement, ze suis très-éservé sur ces sort de choses ; ma modestie....

FLORICOURT.

Est incomparable. Rassurez-vous, monsieur, votre co fidence ne m'affecte nullement ; du premier coup-d'œil vous ai jugé, Lucile ne peut vous aimer.

LUCILE.

Celui-là est fort ! selon vous, ze suis donc *incroyable* ?

FLORICOURT.

Tout à fait.

DERVAL.

Pourtant si monsieur a des preuves...

LUCILE.

Pas une, mais dix. Cheveux, portrait, lettres...

FLORICOURT.

Je vous défie de rien montrer de tout cela.

LUCILE.

Comme vous pensez bien, ze ne po-te pas ces babiolles sur moi, mais z'ai tout dans mon secrétaire.

FLORICOURT.

Tu vois ces détours.

DERVAL.

Il y a moyen de se convaincre de la vérité, je vais accompagner monsieur chez lui.

LUCILE, *à part.*

C'est ce que je voulais.

FLORICURT, *à Derval.*

Epargne-toi cette peine, et cesse de faire injure à Lucile en la soupçonnant susceptible de tant d'imprudence et... de si peu de goût.

LUCILE.

Monsieur, vous piquez *mon amour-propre.*

FLORICOURT.

C'est, je crois, le seul genre d'amour que vous puissiez ressentir.

LUCILE, *montrant Derval.*

Eh bien, que monsieur vienne avec moi, il verra si j'en impose.

DERVAL, *bas, à Lucile.*

Oui, tu ès un imposteur... Lucile est vertueuse.

LUCILE, *à part.*

Il me sait vertueuse et il cherche à me perdre dans l'esprit de mon amant.

DERVAL, *haut, à Lucile.*

Vous acceptez?

LUCILE.

Assurément, et ze vous montre le chemin... (*à Floricourt.*) Mon très-cher, ze vous *salue* sans aucune.

DERVAL.

Je vous rejoins à l'instant.

LUCILE, *à part.*

J'en doute. (*Elle sort.*)

DERVAL, *à Floricourt.*

Rapporte-t'en à moi, du soin de m'assurer de l'infidélité de ta coupable maîtresse.

FORICOURT.

Je suis sensible à ton empressement, mais Lucile ne peut cesser d'être estimable.

DERVAL.

Je désire que tu penses toujours ainsi. Adieu. (*à part.*) Vas, de toute façon, j'ai les moyens de te confondre.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

FLORICOURT, *seul.*

CE cher Derval, il prend intérêt à cette affaire comme il le ferait pour la sienne propre... Il ne connait pas Lucile, il ne sait pas qu'elle est incapable de trahir ses sermens... Cependant si elle a écrit à ce fat... Si elle lui a donné son portrait..... que penser d'une telle conduite, après m'avoir juré cent fois qu'elle n'aimait, qu'elle n'aimerait que moi? Pourra-t-on désormais croire à la fidélité des femmes? mais non, Lucile n'a pas changé.... Je lui suis toujours cher... Que cette idée a de charmes pour moi!... Ah je le sens, un amant ne jouit du bonheur que lorsqu'il s'abandonne à la confiance qu'il a dans l'objet de son amour.

SCÈNE IX.

FLORICOURT, ANTOINE.

ANTOINE, *avec un air de mystère.*

UNE jeune demoiselle est là?

FLORICOURT.

Eh bien?

ANTOINE.

Elle demande à vous voir.

FLORICOURT.

Son nom?

ANTOINE.

Je l'ignore... Ça a l'air d'une petite grisette... Elle est bien gentille, ma foi.

FLORICOURT.

Que m'importe sa beauté!... Elle désire me parler, fais entrer.

ANTOINE, *à part.*

Non, cet homme là ne sera jamais un séducteur. (*à Lucile.*) Entrez mademoiselle. (*Il sort.*)

SCENE X.

FLORICOURT, LUCILE *en ouvriere, cornette avancée.*

FLORICOURT.

APPROCHEZ, mademoiselle, quel est le sujet qui me procure l'honneur de votre visite?

LUCILE.

Monsieur, je suis l'amie d'une personne qui vous a de grandes obligations... de Sophie.

FLORICOURT.

Mademoiselle, vous pouvez vous glorifier d'avoir une amie semblable; il serait difficile de rencontrer plus de qualités réunies. Lorsque, comme elle, on est laborieuse, qu'on soutient ses parens par le produit de son travail, on mérite d'être estimé de tous les honnêtes gens.... Mais, revenons à vous.

LUCILE.

Hélas! je n'ai pas comme elle l'inapréciable bonheur de soutenir mes parens; le ciel en a disposé depuis près d'un an.

FLORICOURT.

Quoi! si jeune, et être privée de ceux à qui l'on doit le jour!.. que je plains votre sort!... Du moins, vous avez des amis?

LUCILE.

Pas un seul.

FLORICOURT.

Pauvre enfant!

LUCILE.

Sans ouvrage, sans ressources, ne consultant que mon désespoir, j'allais devenir victime de l'affreuse misère, quand Sophie, l'amie de mon enfance, vient me trouver, elle avait appris mes besoins, elle m'offre ce qu'elle possède, mêle ses larmes aux miennes, et me conseille de m'adresser à son protecteur, en m'assurant qu'il me recevra avec bonté.

FLORICOURT.

Ah! Sophie! par ce trait, vous me payez avec usure ce que j'ai pu faire pour vous.

LUCILE.

Jugez de l'embarras où j'étais de me présenter à quelqu'un de qui je n'étais pas connue!... Cependant j'ai surmonté ma répugnance, j'ai hazardé une démarche qui m'a bien coûté, et vous me voyez les yeux encore remplis de pleurs, implorer votre secours, en faveur d'une malheureuse orpheline.

FLORICOURT.

Ce n'est pas vainement que vous l'implorerez. Oui, je vous servirai de père, je serai votre appui; mais, le vulgaire qui a une propension à douter des bons cœurs, pourrait peut-être mal interpréter ma conduite envers vous, aussi malgré tout le plaisir que j'aurais à faire votre société, je m'impose l'obligation de ne pas vous voir souvent.

LUCILE.

Quoi! Sophie?..

FLORICOURT.

Je la vois rarement, je me contente de m'informer d'elle à la dame près de laquelle je l'ai placée.

LUCILE, *à part.*

Je respire!

FLORICOURT.

Veuillez revenir demain, vous trouverez ma sœur, vous conviendrez avec elle, de ce que vous désirez faire; elle vous recommandera, ainsi que moi, à des commerçans de nos amis... Je vous prie de regarder dès à présent, votre sort assuré.

LUCILE.

Homme généreux!.. Comment vous prouver jamais ma reconnaissance?

FLORICOURT,

Oui, vous le pouvez. Une conduite sage et réservée, voilà ce que je vous recommande, et telle est la seule reconnaissance que j'exige de vous... Excusez moi, si je ne vous retiens pas plus long-tems; il pourrait venir quelqu'un, et je veux éviter tout propos... A demain matin.

LUCILE, *attendrie.*

Vous avez pénétré mon ame!... j'admire vos vertus; s'il est des hommes qui méritent d'être aimés, vous devez l'emporter sur tous les autres. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

FLORICOURT, *seul.*

J'ÉPROUVE une satisfaction parfaite!... Oh! oui, » les » bonnes actions sont l'aliment du cœur... « que je partage bien l'opinion de celui qui à proclamé cette vérité! Les richesses peuvent nous éblouir, les plaisirs nous charmer, les femmes nous captiver, mais la bienfaisance nous rend vraiment heureux; c'est elle qui nous fait ressentir ces mouvemens inconnus aux êtres froids et égoïstes, dont l'ame est inaccessible aux douces impressions... O bienfaisance, pourquoi n'es-tu pas la déesse de tous les mortels?.. mais... écrivons les lettres de recommandation pour cette jeune personne... Elle est bien intéressante! à son âge et dans sa situation, combien elle court de dangers!.. pourvu qu'elle échappe au coup-d'œil examinateur des libertins! ces hommes déhontés se feraient honneur de la déshonorer...

SCENE XII.

FLORICOURT, ANTOINE.

ANTOINE.

MONSIEUR, il y a dans l'antichambre un monsieur qui voudrait parler à monsieur; je ne le connais pas; mais je présume que ce n'est pas un monsieur, un monsieur de Paris, car le premier mot qu'il m'a dit, c'est *un bagasse*.

FLORICOURT.

Au fait?

ANTOINE.

Au fait?.. c'est fait; j'attends...

FLORICOURT.

Quoi?

ANTOINE.

Votre réponse. Faut il lui dire d'entrer?

FLORICOURT.

Eh! sans doute.

ANTOINE.

Monsieur *bagasse*, entrez... voilà monsieur Floricourt.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

FLORICOURT, LUCILE *en financier, accent provençal.*

LUCILE.

MONSIEUR votre serviteur, vous ne me connaissez point, mais quand je vous aurai dit mon nom, vous me connaîtrez aussitôt. J'arrive de Marseille, je suis *Cressent de Clarancourt*.

FLORICOURT.

Clarancourt?.. l'oncle de Lucile?

LUCILE.

Vous y êtes.

FLORICOURT.

Ah! monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir.

LUCILE.

Celà n'est point nécessaire, je ne m'assieds jamais.

FLORICOURT.

Et... votre nièce, ne vous accompagne-t-elle pas?

LUCILE.

Je l'ai laissée à Marseille.

FLORICOURT.

Serait-elle en proie à quelque maladie ?

LUCILE.

Nullement, nullement ; elle se porte à ravir.

FLORICOURT.

Qui peut donc la retenir en cette ville ?

LUCILE.

Moi.

FLORICOURT.

Ah ! monsieur, faut-il que le plaisir que me cause votre présence, soit traversé par le chagrin que j'ai de vous voir seul ?

LUCILE.

Ah ! mon cher, si ma présence vous est agréable, ce que je vais vous dire ne vous le sera pas.

FLORICOURT.

Qu'allez-vous m'apprendre ?

LUCILE.

Une aventure fâcheuse.

FLORICOURT.

Vous m'allarmez... De grace expliquez-vous.

LUCILE.

C'est ce que je vais faire. Etabli depuis vingt ans, négociant à Marseille, je jouissais d'une fortune assez considérable, lorsque l'ambition vint me bercer de ses trompeuses chimères. J'ai dix mille livres de rentes, me dis-je, mais je puis facilement doubler ma fortune, il suffit pour cela d'une bonne occasion ; or donc, je réalise tous mes fonds, j'achète un vaisseau, je le charge de diverses marchandises précieuses. Un vent favorable semble vouloir protéger notre voyage, nous mettons à la voile, mais le vent est inconstant, à peine sommes-nous en pleine mer qu'il s'élève un ouragan terrible. Le tonnerre gronde, l'orage éclate, et le vaisseau est jetté sur un rocher où il se brise en mille pièces.... Mes marchandises sont au fond des eaux, j'allais les suivre, mais on vient à mon secours, et, seul, on me sauve, tout l'équipage s'engloutit avec ma fortune... Vous devez juger de mon désespoir, quand je r'ouvris les yeux et que je connus ma position. On me ramène chez moi ; la première personne que je vois c'est ma niece ; instruite de mon malheur, elle me prodigue des consolations, calme mes regrets amers, et me fait trouver encore quelques charmes à la vie. J'apprends qu'elle vous était destinée, mais qu'elle avait compté sur la dot que je lui donnerais ; je lui observe que ce changement dans ma situation pourra vous faire changer aussi, et qu'il faut s'assurer de vos sentimens : à cet effet, je pars de Marseille, j'arrive à

Paris, je viens chez vous, je ne vous cache rien ; c'est à vous de ne rien dissimuler. Si des circonstances impérieuses vous forçaient de renoncer à ma nièce, j'ai un de mes amis, négociant à Marseille, qui a vu cet enfant, et qui m'a demandé sa main ; ainsi vous voyez que cela n'aurait aucun inconvénient... Parlez, mon cher, quelle est votre réponse ?

FLORICOURT.

Ma réponse, monsieur, je la trouve, dans mon cœur. Je suis affligé des revers que vous avez éprouvés ; mais c'est une raison plus forte encore pour m'engager à devenir votre neveu. Je puis vous aider à rétablir votre commerce, je puis faire le bonheur de Lucile... dois-je balancer un instant ?

LUCILE.

Songez bien, mon cher, que Lucile n'a rien.

FLORICOURT.

Comptez-vous donc pour rien sa beauté, son esprit, ses vertus ?... Ah ! voilà la meilleure dot qu'un époux puisse desirer !.. Non, monsieur, vous n'aurez point d'autre neveu que moi.

LUCILE, *lui prenant la main.*

Vous êtes un brave garçon. (*à part.*) Aurais-je dû jamais soupçonner un tel homme ?

FLORICOURT.

Partons sur le champ.

LUCILE.

Vous m'accompagneriez ?

FLORICOURT.

Par-tout, pour voir Lucile.

LUCILE.

Et vous partiriez ce soir ?

FLORICOURT.

A l'instant même.

LUCILE.

En ce cas, je retourne au bureau des diligences ; je vais donner des ordres nécessaires pour notre départ... Je viendrai vous chercher.

FLORICOURT.

Vous me trouverez prêt à vous suivre.

LUCILE.

J'aime votre manière d'agir... Oui, mon cher, vous êtes un brave garçon... au revoir. (*à part.*) Il va faire un voyage qui ne lui coûtera pas grand peine.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

FLORICOURT, ANTOINE.

FLORICOURT.

JE vais revoir ma chère Lucile... La nommer mon épouse... ma joie est à son comble ! (*Il appelle.*) Antoine, Antoine !

ANTOINE, *dans la coulisse.*

Monsieur.

FLORICOURT.

Antoine, viendras-tu ?

ANTOINE, *accourant.*

Eh mon dieu ! me voilà. Qu'y a-t-il ?

FLORICOURT.

Prépare tout.

ANTOINE.

Pourquoi faire ?

FLORICOURT.

Pour partir.

ANTOINE.

Où cela ?

FLORICOURT.

A Marseille.

ANTOINE.

Y pensez-vous ?

FLORICOURT.

Point de réflexions.

ANTOINE.

Encore...

FLORICOURT.

Fais ce que je te dis...

ANTOINE.

V'là un voyage bien précipité...

FLORICOURT.

Il faut être en route ce soir...

ANTOINE.

Fouette postillon !... Je serai le vôtre.

FLORICOURT.

J'y consens.

ANTOINE.

Mais... je pense à une chose...

FLORICOURT

Laquelle ?

ANTOINE.

Vous voulez partir ce soir ?

FLORICOURT.

Oui.

ANTOINE.

Vous ne le pouvez pas.

FLORICOURT.

Pourquoi cela ?...

ANTOINE.

Vous n'avez point de passe-port.

FLORICOURT.

Je me le procurerai.

ANTOINE.

On n'en obtient que du jour au lendemain.

FLORICOURT.

Tu me désespères... mais je me rappelle.... je connais quelqu'un dans les bureaux...

ANTOINE.

Autre inconvénient... La petite ouvrière qui est venue ce matin, m'a dit qu'elle reviendrait demain, elle ne trouvera donc personne,

FLORICOURT.

Ah ! tu as raison.... Prends cette bourse, donne là à ma sœur qui la remettra.... Recommande lui bien d'avoir pour cette jeune personne, les mêmes égards que pour l'intéressante Sophie...

ANTOINE.

Oui, monsieur.

FLORICOURT.

Au surplus, je vais écrire un mot. (*Il se met à écrire.*)

ANTOINE, *à part, riant.*

Comme il donne dans le panneau !.. On a bien raison de dire, qu'il n'y a personne plus aisé à tromper que les amoureux... selon eux, ils voyent tout, et cependant, ils ne voyent presque jamais rien.

FLORICOURT.

Porte cette lettre... avant, apprête ma valise... l'oncle de Lucile va revenir.

ANTOINE.

Ah ! ce monsieur qui sort d'ici est l'oncle de mademoiselle Lucile ?.. C'est singulier !.. c'est donc ça que je lui ai trouvé un air de famille... A propos elle se porte bien, mademoiselle Lucile ?

FLORICOURT, *impatienté.*

On ne peut mieux... mais... vas..

ANTOINE.

Elle n'a rien fait dire pour moi ?

FLORICOURT.

Bavard impitoyable... iras-tu où je t'envoie ?

ANTOINE.

Ne vous emportez pas, monsieur, je vous réponds que vous ne perdrez point votre place à la diligence...

(*On entend crier dans la coulisse.*)

Oh ! eh !.. Est-che qui g'nia personne ici ?

FLORICOURT.

Vois donc ce que c'est que cela ?

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, LUCILE, *en Commissionnaire, patois Savoyard.*

ANTOINE, *après quelques signes d'intelligence avec Lucile.*

MONSIEUR, c'est un commissionnaire.

LUCILE.

Pardon, excuge not' bourgeois... Ch'est à monsieur Floricourt que j'voulons parler...

FLORICOURT.

Tu vois en moi monsieur Floricourt; parles.

LUCILE.

Ah! quand j'dis que j'voulons lui *parler*, ch'est un *pour-parler*, car, quand j'lui *parlerions*, y'ne comprendrait pas not' patois.

FLORICOURT.

Dépêche toi, je suis pressé...

LUCILE, *s'asseyant.*

Et moi je suis ben là... dam' vous n'courais pas comme moi d'puis l'matin ; je m'suis donné ben du mal... encore savoir si j'ons contenté tout le monde ?..

FLORICOURT.

Quant à moi, si tu ne finis bientôt, je te fais renvoyer.

LUCILE.

Oh ! ben, en ce cas-là, j'vas vous dire pourquoi que j'venons. Faut vous imaginer que je sommes commissionnaires au coin de la rue de... attendez donc, v'là qu'j'ai oublié le nom de la rue... Vous savez ben du côté d'un cul de sac... en tournant à droite à main gauche; vis-à-vis... Le nom de la rue n'y fait rien. (*à part, voyant Floricourt qui frappe du pied.*) Il enrage.

FLORICOURT.

Finiras-tu ?

LUCILE.

V'la qu'm'y v'la. J'étions à chanter la petite chanson, en attendant les pratiques, car j'ons des pratiques dà. Les galans m'envoyont chez leus maitresses, les maitresses